

ÉDITORIAL

Il nous faut avant tout présenter aux lecteurs de *Ponti / Ponts* nos excuses les plus sincères pour le grand retard de publication de cette livraison de la revue, occasionné par le changement d'éditeur, qui sera désormais la maison d'édition LED (www.lededizioni.com, E-mail: led@lededizioni.com); il s'agit d'une variation qui devrait nous garantir une meilleure diffusion ainsi qu'une plus appréciable mise en relief sur Internet.

En revanche, la formule de la revue, qui a généralement rencontré une appréciation favorable, reste toujours la même, à savoir un ensemble d'articles critiques, concernant la langue et les littératures francophones, autour d'un thème donné, une section d'inédits sur le même thème et une suite de notes de lecture des publications critiques les plus récentes et les plus significatives des différents domaines francophones.

De toute façon, pour rattraper notre retard, nous allons publier au cours de cette année deux numéros de la revue, le neuvième que voici et le dixième, dont le sujet sera *Hantises*.

C'est au thème *Saintetés* que nous avons consacré ce numéro 9 de *Ponti / Ponts*, *Saintetés* au pluriel, comme il est de rigueur en présence des littératures et des cultures dont s'occupe la revue, si diverses entre elles. D'ailleurs, s'il est vrai qu'au sens propre la sainteté (c'est-à-dire le caractère de la perfection spirituelle absolue) n'appartient qu'à Dieu, il est vrai aussi que la sainteté humaine peut présenter une infinité de nuances et de variations, dont quelques-unes trouvent dans les articles ici publiés un adéquat approfondissement. À commencer par les littératures africaines, sensibles aux valeurs du sacré, qui offrent de nombreux exemples de saintetés, se diversifiant selon les religions et les époques, mais toutes saisissantes et lumineuses, comme en témoignent les œuvres de V.

Y. MUDIMBÉ, Mandé Alpha DIARRA, Olympe BHÉLY-QUE-
NUM, Williams SASSINE et certains de leurs personnages,
tour à tour musulmans, chrétiens ou fidèles aux religions
traditionnelles, mais tous à la recherche du sens ultime
de la condition humaine et d'une relation soumise mais
libératrice avec la transcendance (Liana NISSIM et Fran-
cesca PARABOSCHI).

Un cas bien différent, mais d'un intérêt hors pair, est
celui de MARIE DE L'INCARNATION, l'Ursuline qui a fondé
en Nouvelle France le premier couvent et pensionnat re-
ligieux; Alessandra FERRARO met en regard l'aspiration
à la sainteté de la mystique et son rôle d'auteur de ré-
cits autobiographiques (contraire au fond au précepte de
l'humilité); aussi, le caractère unique d'une écriture qui
relate l'expérience d'une altérité radicale, pousse MARIE
DE L'INCARNATION à ne se considérer qu'un médium de
la voix divine, tout en se pliant aux exigences du statut
d'un sujet qui s'écrit.

Rien de plus éloigné de la secrète et intime écriture
mystique de la religieuse, que la ferveur outrancière de la
prostituée Philomène, protagoniste de *La Vierge du Grand
Retour*, le roman subversif et amer de Raphaël CONFIA-
NT qu'étudie Marco MODENESI; la réécriture parodique et dé-
sacralisante de la Bible que propose l'auteur martiniquais
pour fustiger une église exploiteuse et un pouvoir aux re-
lents colonialistes, ne l'empêche pas de mettre en scène,
avec un tendre respect, la ferveur et la dévotion popu-
laires qui frôlent certes la superstition, mais qui peuvent
conduire à une forme de sainteté, ingénue et touchante:
bien que vaincue par la supercherie des puissants, elle
n'en reste pas moins vraie pour autant, avec son déborda-
ment d'amour et son total abandon spirituel.

Comment ne pas sourire enfin de la délicieuse et ju-
diciouse méditation de Robert CHAUDENSON sur la sacra-
lité, la sainteté et la canonisation de la langue française,
dont le linguiste met aimablement en discussion le totali-
tarisme social (avec son cortège de simonie, de mauvaise
foi, de purification ethnique) pour la défense des 'sans
papiers' linguistiques, contre tout passéisme et pour une
harmonisation entre les diverses variétés du français.

Qu'il nous soit permis, pour conclure, de remercier
Carole DAVID pour l'éblouissante suite de poèmes qui
égrène d'émouvantes figures de femmes d'exception;
chacune est évoquée par son nom, qu'accompagnent une
sorte d'épithète affectif et une phrase exemplaire de la
protagoniste du poème, qui en est en quelque sorte la
touchante épigraphe; puis le texte poétique reconstruit,

par quelques traces délicates et prégantes, la vie et la personnalité des femmes choisies, où se mélangent sainteté et marginalité, innocence et tristesse, violence et désespoir...

À la suite du séisme qui a frappé tragiquement Haïti, l'écrivain Anthony PHELPS nous fait parvenir – par les soins d'Alessandro COSTANTINI, que nous remercions – ces réflexions qui expriment sa douleur et sa profonde émotion face à ce cataclysme. Il nous fait plaisir de les proposer aux lecteurs de *Ponti/Ponts*, en témoignage de notre solidarité et profonde sympathie au peuple haïtien.

* * *

Né à Port-au-Prince le 25 août 1928, ANTHONY PHELPS vit actuellement au Québec. Il est l'auteur d'une quinzaine de recueils de poèmes et de quatre romans *Moins l'infini*, [1973] 2001; *Haïti! Haïti!* (avec Gary KLANG), 1985; *Mémoire en colin-maillard*, 2001; *La Contrainte de l'inachevé*, 2006). Son œuvre a été traduite en espagnol, anglais, russe, ukrainien, allemand, italien, japonais.

Mon Pays que voici

ANTHONY PHELPS

Mon Pays a un caillot de sang dans la gorge

Nous n'irons plus jouer à la marelle et lancer nos pions par-dessus le ciel de terre. Nous n'irons pas pêcher la lune au Quai Christophe Colomb.

Lorsque j'ai appris qu'un tremblement de terre avait détruit ma ville natale, plusieurs passages de mon recueil *Mon Pays que voici* me sont revenus à la mémoire. Je ne me doutais pas, en 1965, qu'en écrivant cette marche poétique à l'intérieur de l'Histoire d'Haïti, je décrivais le drame qui frappe aujourd'hui mon Pays.

J'ignore encore si la maison familiale est restée debout, mais mes sœurs, neveux et nièce ont été épargnés. Certains amis manquent à l'appel. Plusieurs sont saufs. Mon appartement, dans mon ancienne station de radio Radio Cacique, a tenu le coup et abrite toujours mon lieu de mémoire.

Nous n'irons pas poser nos nasses dans le lit de la voie lactée pour piéger des étoiles doubles. Nous n'irons pas, le temps n'est plus au jeu nous avons dépassé le chant des marionnettes. Nous avons dépassé le chant de l'enfant-do. Et l'enfant ne dormira pas. Il fait un temps de veille. Mon Pays a un caillot de sang dans la gorge.

L'église de mon enfance a été détruite, le Sacré-Cœur. Mon collège a disparu, l'Institution Saint Louis de Gonzague. Les lycées, universités et autres écoles n'existent

plus. Tant de voix se sont tuées à jamais! Tant de victimes d'une aveugle colère de cette terre qui nous a portés!...

Entre la liane des racines tout un peuple affligé de silence se déplace dans l'argileux mutisme des abîmes et s'inscrivant dans les résines le mouvement ouateux a remplacé le verbe. La vie partout est veilleuse.

En nous nos veines au sang tourné sur nous, le cataplasma de la peur et sa tiédeur gluante et notre peau fanée, doublée de crainte, comme un habit trop ample baille sur des vestiges d'hommes. La vie partout est en veilleuse. Ô mon Pays si triste est la saison qu'il est venu le temps de se parler par signe.

Qui donc va me redessiner mon Pays?

Nous n'avons plus de bouche pour parler nous portons les malheurs du monde et les oiseaux ont fui notre odeur de cadavre. Le jour n'a plus sa transparence et ressemble à la nuit. Ô mon Pays si triste est la saison qu'il est venu le temps de se parler par signe.

Merci à celles et ceux dont les gestes viennent soulager notre détresse et nous aident à nous relever.

Étranger qui marches dans ma ville, souviens-toi que la terre que tu foules est terre du Poète et la plus noble et la plus belle, puisqu'avant tout c'est ma terre natale.

À la table de concertation pour la reconstruction du Pays, en plus de la voix des gros bailleurs de fonds, qu'on entende celle de Cuba, celle de la République dominicaine pour une réconciliation dans la dignité. Celles des créateurs. Que les citoyennes et citoyens des beaux quartiers et des quartiers défavorisés soient consultés. Plus jamais de bidonville.

Mais, qui dirigera un tel projet? Déjà le grand voisin s'est clairement manifesté. Il a dépêché dix mille soldats du corps le plus aguerri, le plus brutal de l'armée états-unienne: les *marines*. Dix mille *marines* pour lutter contre les tremblements de terre? Ou pour agrandir la base qu'ils viennent d'installer en Colombie? Presque cent ans après l'invasion d'Haïti par les *marines*, assistons-nous à une nouvelle forme d'interventionnisme au nom de l'aide humanitaire?

Je me demande ô mon Pays quelle main a tracé sur le registre des nations une petite étoile à côté de ton nom.

Yankee de mon cœur qui entres chez moi en pays conquis, Yankee de mon cœur qui viens dans ma caille parler en anglais qui changes le nom de mes vieilles rues, Yankee de mon cœur, j'attends dans ma nuit que le vent change d'aire.

Une fois de plus nous avons rendez-vous avec l'Histoire. Ne ratons pas cette opportunité de construire, sur

cet immense malheur, une société plus juste où chacun aura sa place.

Réinventons un Pays, pour que ce petit garçon et cette petite fille, qu'on a sortis des décombres, aient une ville où il fera bon vivre.

Après les pleurs et les douleurs, on entendra monter le chant qui séchera toutes tes larmes, ô mon beau Pays sans écho. On entendra monter le chant des enfants qui auront seize ans, à la prochaine pleine lune. Même si je dors sous la terre, leur chanson saura me rejoindre et je dirai dans un poème que j'écrirai avec mes os: Mon beau Pays? Pas mort! Pas mort!

* * *

© Anthony Phelps 2010 phelpsanthony@videotron.ca
Mon Pays que voici, suivi de *Les dits du fou aux cailloux*.
Paris. Pierre-Jean Oswald 1968.

Mon Pays que voici. Montréal. Mémoire d'encrier 2007
Mon Pays que voici. Poème dit par l'auteur. Montréal.
Les disques Coumbite 1966.- Les Productions Caliban
2000